

La Bruyère

Ô bruyère, bruyère,

Je croyais te connaître et je ne savais rien

De cette odeur mêlée à la rumeur légère

Qui vient du fond des pignadas, qui vient

Des longs pays qui sont les tiens, bruyère...

– Je connaissais ta petite âme de chez nous,

Ta petite âme éparse au pied de chênes roux

Et de sorbiers déjà couleur d'automne...

– Mais ce rose éclatant, ces violets pourprés,

Ces épis de corail aux grains serrés,

Cette lumière en fins grelots qui sonnent,

Les trouve-t-on chez nous, même l'automne ?

– Ici, les pins tendent si haut leurs parasols

Que les vents de la dune se prélassent

Et que le soleil joue à pile ou face,

Librement, sur tes chauds tapis couvrant le sol...

– Et c'est comme une flamme au ras des sables,

Un couchant rouge et mauve interminable

Sous les hauts parasols,

Quand tu fleuris, bruyère...

– Tes fleurs... tes fleurs sont le tapis

D'un temple ouvert, bourdonnant de prières...

Entre les piliers bruns, des parfums assoupis

D'encens et de résine,

Des parfums d'immortelle et de mousse marine

Accompagnent le tien, bercé dans l'air...

– Et ton âme d'ici, je la découvre

De ce wagon-joujou courant près de la mer,

Au seuil de ces pays roses et verts

Qui s'ouvrent

Sur le vert et le rose argentés de la mer...

Côte d'Argent, 1925

Sabine Sicaud (1913-1928)

